

# MESSAGER DE TAITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie.

MATAHITI 10. — N° 43.

TE VEA NO TAITI.

TAPATI 27 NO ATOPA.

On s'abonne à l'imprimeur.  
Un an 18 fr. — Six mois 10 fr. — Trois mois 6 fr.  
Payables d'avance.

DIMANCHE 27 OCTOBRE 1861.

annonces 1 fr. la ligne.  
annonces répétées moitié prix.  
Au comptant.

**PARTIE OFFICIELLE.** — Promulgation du décret impérial qui exempte de tout droit de poste, à raison de leur parcours sur le territoire de la métropole et sur le territoire colonial, les suppléments de journaux expédiés de France pour les Colonies françaises, lorsque ces suppléments sont consacrés à la publication des débats législatifs.

**PARTIE NON OFFICIELLE.** — Extrait d'un jugement du tribunal de commerce. — Europe. Faits divers.

— VASES : — Le convoi de guerre. — Rôle sur les trois facultés de notre île. — Mouvements du port. — Faits divers. — Mercure. — Tableau d'abatage. — Observations météorologiques.

## SOMMAIRE.

Nous, Commandant des Établissements français de l'Océanie, Commissaire Imperial aux Iles de la Société,

Vu le décret du 11 mai 1861 ;  
Vu la dépêche de S. E. le Ministre de la Marine et des Colonies, en date du 10 juillet suivant, n° 51 ;  
Sur la proposition de l'Ordonnateur f. i. de Directeur de l'Intérieur,

### ANNOIS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

Art. 1<sup>er</sup>. Est promulgué, dans les Établissements-français de l'Océanie, le décret impérial du 11 mai dernier qui exempte de tout droit de poste, à raison de leur parcours sur le territoire de la métropole et sur le territoire colonial, les suppléments de journaux expédiés de France pour les Colonies françaises, lorsque ces suppléments sont consacrés à la publication des débats législatifs.

Art. 2. — Les exemptions consacrées par ce décret sont étendues dans les mêmes conditions aux publications y indiquées et à celles de même nature émanant de la colonie ou des autres possessions françaises, en ce qui concerne leur parcours dans les îles de l'Océanie soumises à la souveraineté ou au Protectorat de la France ou d'un point à l'autre des Établissements. Ces publications sont affranchies de toute taxe locale.

Art. 3. L'Ordonnateur f. i. de Directeur de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera exécuté partout où besoin sera et publié au *Messager* et au Bulletin Officiel des Établissements.

— Papete, le 24 octobre 1861.

Signé : E. G. de RICHERIE.

Par le Commandant, Commissaire Imperial.

L'Ordonnateur f. i. de Directeur de l'Intérieur.

Signé : THILLARD.

### DÉCRET DU 11 MAI 1861.

NAPOLEON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tons présents et à venir, salut.

Vu la loi du 2 mai 1861 ;

Vu la loi du 3 mai 1853 ;

Vu nos décrets des 26 novembre 1856, 10 octobre 1859, 13 novembre 1859 et 12 janvier 1861 ;

Sur le rapport de notre Ministre des finances et de notre Ministre de la Marine et des Colonies,

### ANNOIS SECRÈTÉ ET ARRÈTONS ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. Sont exemptés de tout droit de poste, à raison de leur parcours sur le territoire de la métropole et sur le territoire colonial, les suppléments aux journaux expédiés de France pour les Colonies françaises, lorsque ces suppléments sont exclusivement consacrés, soit à la publication des débats législatifs, reproduits par la sténographie ou par le compte-rendu, conformément à l'article 42 de la constitution, soit à l'insertion des expéditions des motifs de projets de lois ou de sénaux-contestes, des rapports de commission et documents officiels déposés au nom du Gouvernement sur le bureau du Sénat et du Corps législatif.

Pour jouir de l'exemption sus-mentionnée, les suppléments doivent être publiés sur feuilles détachées des journaux.

La mention de ces suppléments devra être faite aux suppléments des journaux non quotidiens des deux derniers numéros que ceux de la Seine et de Seine-et-Oise, publiés en dehors des conditions de périodicité déterminées par leur création-mat et leur autorisation.

Art. 2. Les taxes dont sont passibles, à raison de leur parcours entre le port métropolitain d'embarquement et le port colonial de débarquement, les imprimés de toute nature expédiés de France pour les Colonies françaises, conjonctement à être applicables aux suppléments de journaux désignés dans l'article précédent.

Art. 3. Sont abrogées, en ce qu'elles ont de contraire au présent décret, les dispositions, de nos décrets susvisés des 26 novembre 1856, 10 octobre 1859, 13 novembre 1859 et 12 janvier 1861.

Art. 4. Nos ministres Secrétaires d'Etat, aux départements des Finances, et de la Marine et des Colonies, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois.

Fait au palais des Tuilleries, le 11 mai 1861.

Signé : NAPOLEON.

Par l'Empereur :

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département des Finances.

Signé : le Foncier.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Marine et des Colonies.

Signé : Clé P. de CHASSELAU-LAURENT.

## PARTIE NON OFFICIELLE.

Greffie du Tribunal de Commerce des îles de la Société.

Par jugement du 9 octobre 1861, le Tribunal de Commerce, faisant application des articles 114 du code Napoléon; 437, 440, 451, 452, 453, 114, 445, 458, 447, 450, 451, 459 et 462 du code de Commerce et l'135 du code de Procédure civile, déclare en état de faire une ouverte, le sieur H. Guillet, expéditeur à Paris, à l'adresse fixe provisoirement à la date du 15 décembre 1861, le sieur Pauline faillite, nomme M. Adams, juge commissaire et M. Thompson, syndic provisoire; ordonne que l'avis d'Ewald soit remis entre les mains du syndic; ordonne encore que le jugement soit signifié aux parties intéressées, un extrait inséré dans le journal *Le Messager*, et des placards apposés aux lieux habituels, dans Papete, et laisse les frais de procédure à la charge de la faillite.

Pour extrait conforme à la minute.

Le greffier.

Signé : V. Durouy.

## EUROPE. — FAITS DIVERS.

Nous lissons dans la Patrie :

Un avis télégraphique de Beyrouth, du 26 juin au soir, nous avance que Faoû-Pâthâ aurait regné depuis la journée des débâcles très graves de son gouvernement.

On apprend que les dépeches allaient jusqu'à lui rapporter que S. M. l. le général de la Garde, fut l'un des meilleurs régiments de sa garde, mettant entre ses mains le sort de cette partie de son empire, et que si de nouveaux troubles surviennent en Syrie, la Turquie se trouverait exposée à perdre définitivement une de ses provinces les plus importantes.

La dépêche en question prouve que les ministres du sultant comprennent toute la responsabilité qui pese aujourd'hui sur eux, et que l'Europe est décidée à prendre un parti radical à l'égard de la Syrie si le sultan s'en faisait sentir ultérieurement d'une manière absolue.

Le Times de Londres a publié un article sur notre Exposition universelle de 1852. A l'exception de la France, dit-il, les autres îles du continent montrent fort peu d'emprunt à y coacourir, telle que l'on l'aurait attribué à la situation politique. C'est sans doute à l'Allemagne que l'on doit l'essentiel de l'essor, car la Russie s'apprête à se faire représenter très dignement. Mais si l'Angleterre et l'Autriche accusent un peu de lenteur, celle-ci est habile à l'Allemande, il faut pas en croire que celle n'y feront pas grande figure. L'Exposition de 1851 en fournit la preuve, elles ne déployèrent certainement pas une ardeur empêtrée en cette occasion, et cependant elles étonnèrent par l'importance et la variété de leur exposition respective.

### Machine infernale portative.

Le génie de la destruction fait de rapides progrès en ce moment chez toutes les nations. L'Espagne s'en mêle aussi ; voici un espadon, du nom d'Irrigüa, qui vient d'inventer une sorte de batterie très portative dont on a fait l'essai à la fin du mois de mai, devant le général des Télosan et plusieurs autres généraux composant une commission spéciale.

Cette arme nouvelle s'attache à la cuirasse du soldat ; il résulte des expériences auxquelles on s'est livré, qu'elle envoie, d'un seul coup et bien dirigé, 45 projectiles d'une once, à la distance de 60 pas.

A la seconde expérience, 45 projectiles ont touché à 4 ou 5 pouces du blanc.

Cette batterie pèse 40 livres, en y compris la boîte et les courroies. Sa portée maximum est de 100 pas.

On peut exercer à un 50 décharges en 15 secondes. Les cartouches employées pour la batterie Iurriaga ressemblent à celles de la carabine Misné; elles sont un peu plus grosses; les décharges sont opérées par le système de la percussion.

Le projectile pourrait être augmenté; mais, pour l'obtenir, il faudrait adapter un calibre plus fort.

Les officiers qui ont examiné l'armé dont les expériences ont été faites sous leurs yeux, déclarent que c'est une des inventions les plus extraordinaires de l'époque: c'est le génie de la mécanique appliquée à l'extermination du genre humain.

#### Un nouveau détroit au Spitzberg.

Une découverte géographique assez importante occupe ce moment les esprits suédois, et surtout les pêcheurs et les chasseurs des côtes septentrionales de l'Europe. On a pu remarquer sur les cartes du Spitzberg un golfe reliant du nord et s'enfendant dans le sud de l'île à une profondeur de 50 milles. Ce golfe, c'est le Storfjord, qu'aucune carte ne montre comme ayant une branche se dirigeant dans une direction quelconque. Cependant, il en existe une. Lors de la dernière campagne, des bâtimens naviguant dans l'est furent saisies par un courant très fort qui les porta sur la côte est du Spitzberg; à leur issue, ils venaient de découvrir un détroit. Cette découverte n'a pas encore donné de résultats pratiques; mais comme le Spitzberg abonde en ours, morses et veaux marins, les navigateurs russes, suédois et norvégiens demandent que les cartes du détroit soient levées, afin de pouvoir exploiter sûrement ce passage, qu'on dit si ailleurs être peu dangereux.

#### Le Charentais nous rapporte l'aventure suivante:

M. Zanz, richissime propriétaire de l'arrondissement de Jonac, revenait d'Espagne, où il a quelques semaines, en chaise de poste, ramené sa femme. Avant d'arriver à la chaîne des Pyrénées, à la montagne d'une île, il mit pied à terre et entra dans un petit bois bordant le chemin, pendant que la voiture continuait lentement sa route jusqu'au sommet de la colline, où elle devait l'attendre.

A peine M. Zanz fut-il franchi le fossé du chemin, qu'un individu parut devant lui, en lui présentant un revolver à six bouées de canon, et, tout en lui ordonnant de se lever, l'arrêta de la besogne de la main qu'il a libre. La montre, la bourse, un roulau de cent louis, une épingle et une bague à chaton de diamant sont prestement enlevés et empochés. M. Zanz, tout interdit, se laissa faire.

Alors déposa le malicieux voleur: s'appelait-il à ses amis justes et vaillants, et, ravivé, l'insinua à l'oreille de l'individu l'amitié qu'il l'envolait, en lui demandant en échange sa propre veste, une veste de velours rouge râillé. L'homme au revolver fut évidemment le chand et luxueux vêtement.

M. Zanz se résigna à emporter la veste de velours, et promit ses jambières à son cocher, se mit à courir après sa voiture.

Pendant ce temps-là, Mme Zanz était inquiète de ne pas voir revenir son mari, quand elle le vit arriver tout essoufflé et en veste. Il monta instantanément dans la chaise de poste, et dès qu'il fut un peu remis de son aventure, il raconta à sa femme et au postillon ce qui venait de lui arriver; or, comme il était en sueur, la poire macialement la marqua à la poitrine pour prendre son moindre oubliant qu'il avait dans le vêtement.

Surprise dans cette posture, il trouva sa monitrice, ses gants, sa bague, sa bourse et ses cent louis! Qu'il n'est pas tout, foulard dans l'autre poche, il trouva une tabatière en or et un porte-monnaie qui lui appartenait pas.

« Le voleur, maladroit ou préoccupé par la peur, » avait oublié, en chargant d'halat, de relâcher de sa poche son précieux butin. Voilà ce qu'on appelle un voleur vêtu.

Le 9 mai dernier, un propriétaire de Manserand, le sieur Frasse, donna à manger à une vache en l'entretenant des branches de hêtreterre, quand l'animal se saisit et la betterave et le couteau dont se servait Frasse, fut arrachée du bout.

Frasse fut grandement stupéfait, et moins plus effrayé. Le couteau avait été englouti tout ouvert; il était d'une longueur de vingt-deux centimètres, munie d'un manche en corse. Il y avait peu à espérer que la bête parvint à dégager un pareil morceau.

Frasse donc fut à la recherche avec une extrême attention, se tenant près à la tare abattre à la moindre apparence d'indisposition.

Il commença à se rassurer un peu en ne voyant aucun animal, se produire dans l'état de santé de la vache, quand tout sujet de crainte disparaît. Frasse, en entrant dans l'écurie, aperçut son couteau sur la litière. L'animal l'avait rendu après vingt jours.

On a guillotiné la semaine dernière un misérable qui pour quelques écus avait commis un meurtre horrible dans les environs de Paris. Au moment de mourir il a eu une singulière fantaisie, il a écrit à une célebrité de nos bals publics qu'il la verrait avec joie assister à ses derniers moments. La courtisane s'est rendue à ce désir. Si elle avait obtenu à une pensée de charité, nous n'aurions pour elle qu'une envie de la détester, mais, au contraire, nous avons envie de l'adorer. Elle est depuis 15 dans une salade, une grande toilette, entourée de quelques coquilles du boulevard du Temple — et c'est à attendre de plus forte la condamnation pour le regarder bien en face. Un brave jeune homme de mes amis qui avait été entraîné à ce spectacle, m'a dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus hideux que ce

regard échangé au pied de l'échafaud entre la prostitution et l'assassinat! il est revenu tout à fait guéri et rassasié de ce moasé isolé où les plus brillants touchent de si près aux plus scélérats, et il ne songe qu'à aller se purifier dans un honnête mariage de province.

Correspondance COMBLAC.

#### VARIÉTÉS.

##### Le convoi de guerre.

###### NOUVELLE.

On était au mois de janvier de l'annee 1809. L'Espagne, envahie par les Français et défendue par une armée anglaise, était devenue le théâtre sanglant d'une lutte chaque jour plus acharnée. Après avoir battu partout les Espagnols, le maréchal Soult venait d'attaquer sir John Moore, qu'il avait forcé à se retirer vers la Catalogne. Plusieurs des corps qui commandait le général anglais avaient été séparés dans cette retraite prédictive, et les convois, rompus par les incessantes attaques des Français, s'étaient trouvés dispersés sur tous les chemins en failles détachées qui s'élargissent de rejoindre le gros de l'armée.

Le plus détonnant, forme de quatre-vingt chariots de bagages et de blessés, avait perduièrement la route inconnue. Il se trouvait sous le commandement d'un sergent irlandais nommé Peters.

Le soir commentait à descendre, lequel était chargé de lourdes taxes nommées l'appréhension de l'orage. La campagne que l'on traversait avait un aspect aride et désolé.

Aucun village, aucune culture. De loin en loin seulement, une maison abandonnée dont les portes et les volets avaient été brûlés par un feu de biseaux; quelques chevaux morts de fatigue, quelques cadavres, et les milliers de débris qui constituaient le passage des troupes en campagne.

En examinant la nature de ces traces, Peters reconnaît que le corps qui les avaient précédées appartenait à l'armée française, ce qui lui fit craindre de ne pouvoir rejoindre que difficilement celle du sir John Moore. Ses compagnons, blessés pour la plupart, se traînaient d'afflures avec peine l'interminable route de la mort.

Comme il arrivait souvent dans ces doublousnes épreuves, chacun cherchait un éditeur responsable sur lequel il pouvait décharger son mécontentement. Les uns accusaient le général qui n'aurait point su prendre les mesures indispensables pour une parfaite retraite; d'autres, les Espagnols, dont on aurait dû attendre un secours efficace, et qui disparaissaient en voyant le désastre de leurs auxiliaires; tous manuisaient l'hébdomande chance de l'ennemi et se promettaient une prochaine revanche.

Ce fut dans ces dispositions qu'ils aileurent une sorte de carrefour où deux feux étaient et quelques bagages, abandonnés témoignaient d'un bivouac recent.

L'ordre plateau où les français avaient campé était bordé d'un côté par un ravin assez étroit, dans lequel il fallait se délasser. Le boîtier, l'attirail, plusieurs débris de blessés que la mort inhumait, et qui viennent descendre pour lancer. Peters fit arrêter le convoi, afin des soldats lui-même, mais en appuyant du bord de la bergerie, il aperçut dans le lit du ruisseau un malot mort, enceré et tué à une carcasse romue, et il sembla entendre une voix humaine sous la capote de toile grise du véhicule. Il se laissa gisser jusqu'au fond du ravin, écarta les cercueils dont la charrette était recouverte, et aperçut une femme qui lui demanda de l'aide en espagnol.

Le sergent entendait quelque peu cette langue; il voulut savoir comment elle se trouvait là, et la malheureuse lui raconta qu'elle s'était endormie de fatigue, s'abandonnant à l'instant de son malot, qui s'était vraisemblablement trop approché du ravin pour trouver, et il avait été écrasé par un coup de roue. Peters, qui n'avait pas de force pour tirer la charrette, elle en avait eu suffisante sans pourvoir la per-voir, et était restée longtemps étourdie du coup. Revenue enfin à elle-même, tous ses efforts pour se dégager avaient été vaines et elle ne devait son salut qu'à l'arrivée du sergent.

Tout en écoutant ses explications, Peters, aide de ses compagnons, avait réussi à relever l'espagnole dont tous les membres étaient endoloris et à la retrier du milieu des débris; mais lorsqu'on put enfin la mieux voir son derniers loix du jour, son costume la fit reconnaître pour une vivandière française.

A cette découverte, la bonne volonté des compagnons de Peters se changea subitement en colère, et des exclamations mesquantes parurent de tous côtés.

Appelés à la défense de l'Espagne, les soldats de sir John Moore avaient été envoyés régler l'ultime traité, tout espagnol qui sympathisait avec les envahisseurs. Ils se voulissaient sortir à ces femmes qui, sacrifiant leur patriote à une affection personnelle, avaient été sortis à celui des François, et s'étaient décidées à suivre l'armée du maréchal et à subir avec elle toutes les chances de la guerre. Tel était précisément le cas de Dolores, mariée à un grenadier de la première division.

La petite troupe de fugitifs exprima d'abord énergiquement le regret d'avoir arraché la vivandière entière à sa dangereuse position, et quelques-uns étaient prêts à passer de l'möre aux voies de lais quand le sergent Peters entraïna heureusement son autorité.

Assez de paroles, s'écria-t-il d'un ton brusque, et en menant devant Dolores; allez-vous la guerre aux femmes par honneur et si vous êtes trop timides pour cela, je vous ai pris de votre côté. Ensuite sans plus de tam-tam, et que chacun s'occupe de lui à faire hauser la hampe.

Ce conseil fut suivi de l'ordre donné aux charrois de se remettre en marche, et les plus mal disposés contre Dolores l'abandonnèrent pour les suivre.

vers le bas, s'éloigna avec la tête du convoi, et quand il fut au bout de lui que des femmes et des soldats de sa compagnie, il se tourna vers la vivandière qui s'était assise à l'abri d'un abatouissement auquel sa charge brûlante l'obligeait à abattre auprès de sa charge brûlante.

« Qui vous devrait au fond de cette ravine ? demanda-t-il d'une voix dont la rudesse était mêlée de plaisir.

« Je le déclara, répondit l'Espagnole.

« Vous sortez-vous assez de force pour marcher ?

« Peut-être ; mais où pourrais-je aller, sauf par ce temps et à pareille heure ? Les routes sont couvertes de vos grès, et je viens de voir tout à l'heure ce que j'en dois attendre.

Le sergent parut hésiter un instant, puis prononça son parti :

« Allons, levez-vous, dit-il, et suivez notre convoi ; tant que j'aurai le fusil sur l'épaule, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

Dolores remua avec effusion, fit un effort, et se mit à marcher, mais dans un temps dérisoire le chariot.

D'abord elle n'avait point paru se rendre parfaitement, mais de la direction prise par le convoi ; mais au bout de quelque temps, elle témoigna sa surprise et s'approcha de Peters :

« Le sergent suit-il bien où il va ? demanda-t-elle à demi-voix.

« Sans doute, répliqua celui-ci ; nous nous dirigeons vers le campement anglais.

« Et j'espére que nous pourrons le rejoindre avant la bataille, ajouta le sergent.

Dolores lui saisit vivement le bras.

« Mais alors... vous savez donc pas ? c'est-à-dire ; la bataille a été livrée le 16... livrée et perdue.

« Par sir John Moore.

« Quel dommage ! mais les troupes ont gagné la Campagne pour s'embarquer.

Peters s'arrêta avec un cri.

« Sur ta tête ! femme ! tu ne me trompes pas ? dit-il.

« Sur ma tête, et mon salut ! c'est la vérité ! reprit-elle avec un tel accent de sincérité que le doute devint impossible. L'insigne détachement qui se dirigeait comme vous sur le campement, sont déjà tombés au milieu des postes français ; si vous continuez votre route, dans quelques heures vous seriez tous prisonniers.

Elle ajouta d'autres détails à propos de la bataille et sur les localités occupées par les troupes du maréchal, que Peters sentit tout le danger de sa position. Par bonheur sa conversation avec la vivandière avait eu lieu en espagnol, et ses compagnons n'avaient pas la compréhension. Sachant que la nouvelle d'un pareil revers abîmerait les dévoués, il recommanda à Dolores de ne rien laisser soupçonner, la guetter un cavalier jusqu'à la première chariot, et ordonna de tourner brusquement sur la droite, afin de rejoindre la mer par la plus courte.

Bien que cette nouvelle direction semât porter le convaincu en arrière de l'armée anglaise, elle rapprochait de la Corogne, et devait trouver plus de ressources et un appui sûr, la plupart de ces hommes qui en fessent partie s'y dédouberont sans réticence. La vivandière seule échappa. Outre que la nouvelle ruine l'fragilité du campement français, elle possait ses forces à bout, et après avoir déclaré au sergent qu'elle se pouvait aller plus loin, elle s'assit sur le bord de la route, tout près de s'évanouir. Peters parut embarrassé.

« Dieu me pardonne ! tant valut alors vous laissiez dans la ravine ! dit-il en frapant la terre de la crose de son fusil ; quand nous serons paris, qu'allez-vous faire ?

« Je suis, dit la vivandière dont la tête flottait, et qui pouvait à peine parler.

« Mais vous mourrez ici sans secours comme une louve blessée ! ajouta Peters avec un brusque intérêt.

« Eh bien ! après tout... Dieu me fera justice, hélas ! » et il se retoucha.

Peters la soutint et appela le caporal.

Vite Williams, dit-il au arrête le chariot, cria-t-il, et faites-y une place.

Pour cette fille de satan ! repliqua l'anglais.

« Pour une chrétienne qui en meurt, interrompit le sergent. N'avez-vous donc aucune place dans le cœur ?

« Jamais quand il y a danger, répondit le caporal, et mon avis est qu'un espace n'a pas été bon à tuer.

« C'est bien ; faites ce qu'en vous dit ! reprit Peters impérieusement.

Williams obéit de mauvaise grâce etaida à porter la vivandière sur les bûches. Les blessés et les femmes qui s'y trouvaient déjà l'accueillirent également par des malédictions.

« Depuis quand les convois du roi d'Angleterre sont-ils destinés aux trahisons qui accueillent la France ? demandèrent plusieurs voix.

« Jetez-la sous les roses, répondirent quelques autres.

« Hélas ! l'Espagne d'enfer !

Peters ne répondit rien, et placa la vivandière, complètement évanouie, dans un emboîtement d'un des plus reds cabots ne pouvant la faire sortir ; puis, comme le temps pressait, il ordonna de repartir, abandonnant le reste à la volonté de Dieu.

Le convoi traversait des campagnes de plus en plus sauvages et ensanglantées de collines rocheuses. La route dans presque toute l'Espagne, aucun chemin n'avait été tracé, et les ornières ou les pas des troupes imprimites dans le sol indiquaient seuls la direction à suivre. Le soleil avait atteint son zénith. L'obscurité, serrée par les arbres nombreux qui chargeaient le ciel, permettait à peine de distinguer les lourds chariots qui labouraient péniblement de leurs roues un sol mi-sec et desséché. Mais au bout d'une heure de marche les étoiles commencèrent à illuminer le chemin : bientôt l'orage qui grandissait finit par éclater dans toute sa violence. Les grondements du

tonnerre, d'abord entrecoupés de pauses solennelles, rentrèrent sans interruption ; des torrents de pluie, traversés par la lourde, descendirent du ciel comme une trombe, débordèrent les haubers, noyèrent les plateaux, et transformèrent le paysage en un lac de larmes. Les chevaux épouvantés par les éclairs et le bruit se cabraient sous le foudre des conducteurs ; les pittoresques barbares chassaient vainement un abri derrière les chariots ; à chaque instant la position du convoi devenait plus difficile ; enfin il s'arrêta au bout d'une course rapide, et le sergent regarda autour de lui avec inquiétude.

Le vol de pluie qui courrait le ciel ne laissait pas même les éclairs illuminer la route ; leur clarté éteinte dans le brouillard ne montrait que des formes confuses et des aspects incertains qui faisaient présenter un danger sans permettre de le juger. Après avoir vainement sondé l'horizon et s'être efforcé de recouvrir la descente qu'il avait devant, le sergent fut contraint de faire halte, et, quand un cri partit mille fois dans l'air, il trépilla.

Dolores ruminée par la pluie, s'était redressée sur le chariot. La tête en avant, et les bras tendus, elle montrait avec effroi la descente au penchant de laquelle le convoi s'était arrêté.

« Au nom de Dieu, n'avancez pas ! cria-t-elle à Peters, à moins que vous ne soyez des vivre.

« On conduit donc ce chemin ? demanda le sergent.

« Au Gouffre du Diable.

« Vous êtes sûre ?

« Écoutez.

Peters attendit une de ces courtes pauses qui entourent presque toujours les tempêtes, et entendit le bruit des rassemblements de toutes les colonnes qui se précipitaient dans l'abime avec de longs rugissements. Il s'échappa épouvanté à la tête des chevaux et les força à reculer en arrière. Ses compagnons, qui avaient également entendu, regagnèrent précipitamment le plateau.

Mais ils y trouvèrent la lourdeur dans toute sa violence, et le désespoir commença à s'emparer de la troupe entière. Le sergent lui-même, dont on n'entendait plus la voix, ne savait quel parti prendre. Quelques-uns des conducteurs détalèrent les chevaux pour les maîtriser et faire au hasard dans la nuit. Mais Dolores se leva debout sur le chariot et monta vers la droite une écarture dans les collines.

C'est là qu'arriva la vivandière, suivit le temps jusqu'au prochain carrefour, voulut arriver à l'esplanade de Corogne, et sans attendre, sans hésitation, en s'élance.

Sa déclaration traduite par Peters arrêta le désordre et ranima un peu les courageux. Le chariot qui portait la vivandière fut la tête du convoi, et elle-même surveilla la direction, faisant éviter les ravines et toiser les roches ; enfin l'orage ne ralentit ; les nuées, balayées par le vent de mer, disparaissent au loin, et le ciel reparut émaillé d'étoiles.

Les anglais arrivèrent alors au carrefour annoncé par Dolors, et, en peu plus loin, ils aperçurent la ville et la rade sur laquelle flottaient les vaisseaux portant à leur pic le drapeau de l'Angleterre.

Tous échaffardèrent leurs souffrances pour le salut par un joyeux cri.

L'espérance a été roulée, sergent, dit Williams en s'approchant de Peters ; mais enfin nous avons échappé.

Grâce à cette femme, dit l'Irlanais en montant la vivandière, sans voix, caporal, que la pitié n'est pas si mauvaise conseillère et qu'il est souvent plus sage de sauver un ennemi que de le tuer.

#### Etude sur les trois facultés de notre âme.

INTELLIGENCE. — SENSIBILITÉ. — VOLONTÉ.

« Ah ! que j'est, je suis tout occupé à former les personnes, que je dépose dans ces lignes. Je connais chacun d'elles singulièrement, et j'en comprends aussi les rapports. Je connais que je suis et comment que je suis ; je me souviens d'avoir expérimenté plus d'âge : enfin en moi n'est semblable. Concevoir des idées ou leurs rapports, connaître en croire, juger ou raisonner, se souvenir, expérimenter, tout cela s'appelle d'un seul mot penser ; et ce qui fait tout cela, c'est une seule chose, l'esprit. Il y a sans doute entre toutes ces choses analogies simultanées ou successives de notre esprit et de nos sensations et de nos mouvements, mais elles sont aussi très minimes. Devenir savant et sage, mais il y a aussi quelques chose de commun à toutes ces certaines caractéristiques, indéniablement peut-être, mais dans pourtant, qui m'autorisent à les comprendre sous le même titre de penser ; d'actes intellectuels, de connaissances, et à les attribuer ensemble à une seule faculté de ma nature, l'intelligence. L'esprit, l'ensemble.

Je pense, voilà un fait : il n'est pas seul.

Tout le temps que mes idées se déroulent à mon esprit, je m'intéresse à elles ; j'en suis le cours avec plaisir, s'il est facile et libre ; avec peine, s'il est embarrassé et lent. La pensée m'apparaît-elle lumineuse et vive, les mots pour la dire me arrivent-ils aisément, j'en ressens une joie véritable, que si j'aimais et si j'aimerais très fort. Ainsi lorsque je crois à quelque chose, je me déjoue. J'étais allégé et dispos quand je commence à croire ; après quelques heures de même effort, ce premier contentement fait place à un sentiment pénible de fatigued et d'ennui. Je passe ainsi par des alternatives de peine et de plaisir, de satisfaction et de déscontentement, de sentiments agréables ou désagréables, et par bien des degrés divers de chacun de ces sentiments, je suis et je souffre ; d'un seul mot, je sens.

Qu'il est autre chose que penser.

Ce n'est pas tout.  
Ce travail qui occupe mon esprit et qui émeut mon ame et diversement, je l'inscris dans sachant que je pouvais en échapper ; je le poursuis sachant que je pouvais l'interrompre. Il m'a fallu une résolution pour le commencer ; il faut que cette résolution persiste pour que je le continue. J'adage, je le suspends ; reposé, je le reprends ; tout cela librement et à mon gré. Je fais effort pour élucider l'idée de la mort, mais je suis obligé de me résigner à l'ennui qui me gagne. Je donne un peu d'attention à mon sujet, ou je la partage, ou je la retire entièrement ; je la soutiens avec persévérance, ou je la relâche par intervalles. Ce bâillement qui part de moi, dont j'ai l'initiative et la direction, ce n'est si une pensée, puisque ma pensée ne lui obéit pas toujours, un sentiment, puisque mes sentiments le contrarient quelquefois ; je l'appelle voulour. A mon gré, je veux ou je m'abstiens ; mais s'absenter, c'est vouloir encore ; c'est vouloir ne pas agir.

Voulour est autre chose que penser et sentir.

Je fais donc ou j'éprouve en ce moment trois choses : je pense, je sens et je veux.

Et j'essaie d'achever, que j'apprécie rien de plus dans ma façon d'être actuelle, je n'y découvre rien qui ne soit à un certain degré, soit de la peine, soit du plaisir, ou une certaine forme de la pensée, ou une intention quelconque de ma volonté.

Le lecteur pourra répéter sur lui-même l'expérience que je viens de faire sous ses yeux. Je m'assure qu'en s'examinant bien, il retrouvera sur lui, sans aucun mécompte, les phénomènes que je viens de remarquer en moi, et de plus qu'il n'en rencontrera pas d'autre. Il me comprend et me juge, c'est-à-dire il pense. Il goûte mon langage ou il y répugne, c'est-à-dire il sent. Il y pénètre ou il y refusé librement son attention, c'est-à-dire il voit. Tout cela se passe successivement ou ensemble, et ces derniers divers composent, par leur réunion, toute sa manière d'être présente.

Nous ne savons pas si nos pensées et nos sentiments : nous les ressentons, nous les subissons, nous y assentissons en quelque sorte ; de ces phénomènes, nous sommes le sujet et comme le théâtre ; nous n'en sommes pas la cause, ils se produisent en nous sans nous, et bien souvent malgré nous. En d'autres termes, la sensibilité et l'intelligence ne sont que nôtres, à près de la même façon et au même titre que notre corps. Au contraire, la volonté, c'est le moi ; elle constitue pour ainsi dire, à elle seule la personne humaine.

( Dictionnaire des sciences physiques.)

#### DIRECTION DU PORT. — PAPÉETE, 24 Sept. 1861.

Mouvements du Port de Papete, du jeudi 17 au jeudi 24 Sept. 1861.

#### NAVIRES DE COMMERCÉ ENTRÉS.

20 octobre. Transport à voiles, *Dorade*, commandé par M. Salourin, huit de vaisseau, venant du port Nicholson (Nouvelle-Zélande).

#### NAVIRES DE COMMERCÉ ENTRÉS.

— 21 octobre. Goëlette du Protectorat, *Ana*, pat. Bonfroy, venant de l'île Huahine, avec 4 ton. d'huile de coco.

21 de. Goëlette du Protectorat, *Aorai*, de 69 ton. p. Lewis, venant de l'île Tuamotu, chargement d'huile de coco et sucre.

22 de. Goëlette du Protectorat, *Louise*, venant de Moorea, sur test.

24 de. Goëlette du Protectorat, *Eimeo*, venant des îles Téhara, avec 5,000 cocons.

#### NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

18 octobre. Côte du Protectorat, *Alme*, de 44 ton. pat. Alme, allant aux îles sous le vent.

19 de. Bâtiment anglais, *Onyx*, de 210 ton. capitaine C. Fuller, allant à la pêche du cachalot.

20 de. Goëlette du Protectorat, *Zouzou*, de 40 ton. pat. Routiff, allant à l'île Rurutu.

20 de. Goëlette du Protectorat, *Eimeo*, allant aux îles Téhara, sur test.

20 de. Goëlette de Basse-Île, *Tumaro*, de 19 ton. pat. Blackett, allant aux îles sous le vent.

20 de. Goëlette du Protectorat, *Margaret*, de 32 ton. pat. Walker, allant aux îles Tuamotu.

#### BATIMENTS SUR LA MER.

##### DE GUERRE.

28 août. Transport à voiles, *Le Rétulier*, commandé par M. Duprat, huitaine de vaisseau.

29 octobre. Transport à voiles, *Dorade*, commandé par M. Salourin, huit de vaisseau.

##### DE COMMERCE.

30 juillet. Brick-goëlette chilien, *Nina-Ward*, de 112 ton. cap. Lewis.

15 Sept. Brik du Protectorat, *Suerte*, de 200 ton. cap. Hartmann.

21 de. Goëlette du Protectorat, *Augustine*, de 5 ton. cap. Ammerman.

26 Sept. Goëlette du Protectorat, *Cécile*, de 74 t. cap. Brown.

28 de. Goëlette américaine, *Golden-State*, de 134 t. cap. Miller.

19 de. Goëlette du Protectorat, *Ana*, de 10 ton. pat. Bonfroy.

24 de. Goëlette du Protectorat, *Aorai*, de 69 ton. pat. Lewis.

22 de. Goëlette du Protectorat, *Louise*, de 10 ton. pat. Routiff.

24 de. Goëlette du Protectorat, *Eimeo*, de 23 ton. pat. Falconner.

#### A VENDRE POUR CAUSE DE DÉPART.

Un établissement complet de débitant, avec l'habitation et le terrain.

Le terrain est libre de toute espèce de charge.

S'adresser sur les lieux, à M. Pivert, débitant, qui en est le propriétaire.

#### MERCURIALE DU 14 AU 21 OCTOBRE 1861.

|                        |                                   |
|------------------------|-----------------------------------|
| Pain . . . . .         | 60 f. 80 c. le kilogr.            |
| d° de fantaisie. . . . | 90 50 au-dessus de 250 gr. l'us.  |
| d° . . . .             | 90 25 au-dessous de 250 gr. l'us. |
| Viande . . . .         | 1 50 le kilogr.                   |
| Salade . . . .         | 1 20 le kilogr.                   |
| Farine . . . .         | 70 60 les 100 kilogr.             |
| Oeufs . . . .          | 3 00 la douzaine.                 |
| Poissons . . . .       | 4 00 le paquet.                   |
| Legumes . . . .        | 4 00 le paquet.                   |

Papeete, le 21 octobre 1861.

Le maréchal des logis, commandant la Gendarmerie.

B. Girard.

Vu : Le Directeur des Affaires Européennes,

DUBOS DE LA VALETTE.

#### ÉTAT DES BESTIAUX.

Abattus, à Papeete, du 14 au 21 octobre 1861.

| Date de l'abattage. | Noms des Bouchers. | Noms des propriétaires. | Lieux de résidence. | Spécies des bestiaux. | Nombre. | Marques. | Observations. |
|---------------------|--------------------|-------------------------|---------------------|-----------------------|---------|----------|---------------|
| 14 Sept.            | Georges.           | Georges.                | Papeete.            | Bœuf                  | 1       | AV.      |               |
| 15                  | z                  | Darling.                | Punaauia.           | Vache                 | 1       | D.       |               |
| 16                  | z                  | Bénéteau.               | Papeete.            | Vache                 | 1       | B.       |               |
| 17                  | z                  | Lafourcade.             | Faa'a.              | Bœuf                  | 1       | J.       |               |
| 18                  | z                  | Georges.                | Papeete.            | Vache                 | 1       | AV.      |               |
| 19                  | z                  | Georges.                | Faa'a.              | Veau                  | 1       | P.       |               |
| 20                  | z                  | Lamotte.                | Papeete.            | Vache                 | 1       | Un cœur. |               |
| 20                  | z                  | Lamotte.                | Papeete.            | Vache                 | 1       | D.       |               |
|                     |                    | Lamotte.                | Papeete.            | Veau                  | 1       | D.       |               |

Papeete, le 21 octobre 1861.

Le Maréchal des logis, commandant la Gendarmerie,

B. Girard.

#### OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 14 au 21 octobre 1861.

| DATES.      | PRESSION BAROMÉTRIQUE,<br>hauteur moyenne,<br>oscillation diurne. | TEMPÉRATURE.     |                 |          | Pluie. | Vents. |
|-------------|---|------------------|-----------------|----------|--------|--------|
|             |   | à 6 h.<br>matin. | à 1 h.<br>soir. | moyenne. |        |        |
| Lundi 14    | 762,0   | 4,4              | 29,4            | 29,4     | 26,4   | NO     |
| Mardi 15    | 762,3   | 1,6              | 29,8            | 29,6     | 25,5   | NE     |
| Mercredi 16 | 762,2   | 1,1              | 29,8            | 29,5     | 26,1   | ENE    |
| Jeudi 17    | 761,5   | 4,3              | 24,2            | 29,6     | 26,9   | Cal.   |
| Vendredi 18 | 761,6   | 1,2              | 24,0            | 29,0     | 26,5   | SE     |
| Samedi 19   | 761,4   | 1,5              | 24,1            | 30,2     | 27,1   | N      |
| Dimanche 20 | 761,3   | 1,0              | 24,0            | 29,8     | 26,9   | NNE    |

L'Imprimeur Gérant, H. HALLOT.

Papeete, Typographie du Gouvernement.